

Pour rétablir plus promptement la respiration insufflée du gaz oxygène dans la trachée artère et stimulez le patient avec la pile électro-magnétique ?.....
Si ce traitement est suivi exactement, je répond du succès et le brave et généreux capitaine sera rendu à la vie, et à ses nombreux amis qui en ce moment pleurent sa perte cruelle et inattendue !... Comme le Rotifère des gouttières..... ressuscitez brave capitaine !.....

M. D. NATURALISTE.

LE CANARD

MONTREAL, 14 DECEMBRE 1878.

Le CANARD a les oreilles cassées par le tapage qui se renouvelle dans la presse conservatrice au sujet de la démission du lieutenant-gouverneur de Québec.

Ce pauvre Luc doit passer des nuits d'insomnie lorsqu'il voit à son chevet le spectre de la misère. Quels sombres réflexions ne doit-il pas faire sur l'ingratitude de ses compatriotes. Et certes, il a raison ces derniers sont toujours les mêmes. S'ils voient un canadien-français réussir dans une entreprise ou une spéculation, ils s'acharnent contre lui et usent de tous les moyens pour détruire sa réputation, nuire à son crédit et le lancer sur la pente de la banqueroute. Recueillez vos souvenirs, canadiens-français, et dites nous si jamais il ne s'est élevé parmi vous une institution prospère avec tous les éléments d'un succès durable, sans qu'une meute ne se soit lancée contre elle pour la détruire.

Prenez un exemple dans notre cas. Depuis nombre d'années tout le monde disait qu'un petit journal comique ne pouvait pas s'établir d'une manière permanente à Montréal. Le CANARD put et dès que son succès fut devenu un fait accompli, il s'est fondé une foule de petits journaux à un sou avec le but de déterminer de faire sauter notre publication. Vous avez vu la CORNEILLE DU NORD qui n'a pas vécu ce que vivent les corneilles. Elle a levé les pattes après son premier numéro. Vous avez vu ensuite le CRAPEAUD qui a croqué après trois mois d'existence ; le RÉVEIL DES OUEPES, le COCHON, LA SCIE, LE MENTEUR, le CHARIVARI, le PASSE-TEMPS, qui tous n'ont eu qu'une durée éphémère. Sorel a eu le PERROQUET, Trois-Rivières L'ÉCLAIR, et Québec Le CANCAN, L'OUVRIER, Le Coq, et le DIABLE A QUATRE. Aujourd'hui où sont ces feuilles satiriques ?

Revenons à la question de notre ami Letellier. Vous le voyez dans une bonne place qui lui rapporte un assez joli salaire ; cela vous offense et vous voulez absolument qu'il dégringole parce qu'il est canadien.

Si vous n'avez pas d'esprit de corps, avez un peu de charité chrétienne.

Songez y donc un peu, mettre un homme à la porte de chez lui au commencement d'une saison rigoureuse lorsque tout est hors de prix sur nos marchés. Faire perdre l'emploi d'un homme qui a une grosse famille sur les bras, ainsi qu'un nombre considérables de cousins et d'arrière-cousins dont la dépense annuelle coûte au pays \$11,753.75. Calculez donc un peu de sangfroid l'im-



LE TERMINUS.

La locomotive Joly arrive à toute vapeur et écarte les obstacles à mesure que M. Taillon les jette sur la voie.

mensité du coup que vous allez porter à cet homme qui n'a pour se sustenter que son maigre salaire.

Quel emploi va-t-il pouvoir trouver à une époque de l'année où plus de la moitié de nos ouvriers sont sans travail.

Pensez un peu à ses frais de ménage de M. Sponcer Wood à la Rivière Ouelle. Ce n'est pas rien de faire transporter son ménage en chemin de fer dans le mois de Janvier, surtout si le pont n'est pas encore pris devant Québec. Le chemin de fer intercolonial roule pour le compte des ennemis de M. Letellier qui lui chargeront un prix fou pour le fret.

Allons, messieurs les conservateurs, il ne faut pas être si durs.

Laissez donc à Luc le privilège de finir son temps, où si vous voulez vous en débarrasser à tout prix, écoutez la voix de l'humanité et donnez lui le temps "de se voir," ou mettez le à la retraite avec un petit revenu convenable.

Comme les blous en veulent "mordicus" à leur gouverneur, nous n'aurions qu'un conseil à lui donner. Qu'il envoie la boutique au diable ; qu'il fasse assurer Spencer Wood avec tout son ameublement et la vieille constitution, et puis [la chose se fait souvent par des marchands respectables qui se trouvent en mauvaises affaires,] qu'il y f..... le fou. La question sera alors réglée et on n'entendra plus parler de cette constitution qui a suscité tant de discussions acrimonieuses, entre les deux partis. Dans tous les cas c'est bien..



A OTTAWA.

Le conseil exécutif est en séance. Les ministres sont revenus des émotions que leur ont causées leur voyage à Halifax et la réception de Delorme à Ottawa.

Quoiqu'ils aient encore un peu de mal aux cheveux après le dîner d'état qui a eu lieu la veille, ils sont résolus de se mettre sérieusement à la besogne.

SIR JOHN.—Voyons, mes amis, il s'agit maintenant de discuter plusieurs questions importantes.

BOWELL.—Parlons du chemin de fer du Pacifique.

MASSON.—Je suis d'avis que l'on continue les travaux d'après les anciens tracés des ingénieurs de Mackenzie.

SIR JOHN.—Je te croyais plus fûté que ça. Ne vois-tu pas qu'il faut déranger tout ça, car si on accepte le plan de Mackenzie le public restera sous l'impression que les rouges ont pu faire quelque chose de bon.

BABY.—Comme de juste. Je suis d'avis qu'il faut défaire tout ce qui a été fait par les rouges.

ANGEVIN.—Ca coûtera un peu plus cher, mais du moins nos amis en profiteront.

JOHNNY.—That is right, Langevin, bully for you ! Laissez-moi faire, à la prochaine séance je vous soumettrai un petit projet de Pacifique qui vous fera rire : c'est un moyen que j'ai imaginé pour attraper les députés de la Colombie Anglaise.

MASSON.—La question la plus importante qui doit nous occuper aujourd'hui, c'est celle de la protection. On a fait nos élections avec ça et il s'agit maintenant de ne pas blaguer le public.

JOHNNY.—Tiens, la protection, je ne l'ai pas sur moi ! où diable, l'ai-je mise.

BABY.—Ne venez donc pas nous achaler, vous l'avez dans votre poche. Avidez de là de suite.

JOHNNY.—(Après s'être fouillé.) Ma grand conscience, je ne l'ai pas.

MASSON.—Si tu l'as et si tu nous la donnes pas, tu es l'homme le plus mal-à-main que j'ai vu.

PORÉ.—Moi je ne l'ai pas vue.

O'CONNOR.—Ni moi non plus.

TUPPER.—C'est ben dommage, on en a beaucoup besoin par en bas.

JOHNNY.—Tenez, je crois, moi, que c'est Langevin. Allons pas de farces ! l'affaire est sérieuse.

ANGEVIN.—Fouillez-moi, je vous assure que je ne l'ai pas encore vu cette protection. Voyons Johnny,

tu dois savoir où elle est, tu es le dernier qui s'en est servi, lorsque tu en as donné une tranche à Boivin à Montréal.

JOHNNY.—Tiens, oui, je m'en rappelle. Avant de partir pour l'Europe, Tilley a donné les clés du coffre à Langevin.

ANGEVIN.—Sans doute elle est enfermée dans le coffre. Tilley a emporté les clés en Europe. Il faudra attendre son retour pour nous servir de la protection.

BABY.—C'est y bête, d'emporter comme ça les clés de la caisse ! Comment va-t-on faire pour avoir de l'argent ?

JOHNNY.—Lorsque Cartwright a quitté la boutique il n'y avait pas une "token" dans le coffre. Il n'y avait qu'un compte de \$17,000.000 à payer.

MASSON.—Comme ça, il nous sera impossible de sortir la protection avant le printemps prochain.

ANGEVIN.—S'il y a quelqu'un à blâmer, c'est Tilley. Il aurait dû avoir plus de confiance en moi et me laisser les clés. Ainsi au diable la protection pour cet hiver.

La séance est ajournée.

LE CHAPEAU NEUF.

ETUDE DE MŒURS.

Rien n'est plus intéressant pour un critique que l'étude des différents mouvements d'une femme qui doit acheter un chapeau pour la saison. Elle s'achète d'abord une forme qui semble avoir été tourmentée par un ouragan et ensuite bécote par une douzaine de jurés du coroner qui se serment assis dessus. Elle prend ensuite les chars urbains et se dirige vers le centre de la ville où sont les modistes en renom. Pendant le trajet elle étudie dans tous leurs détails les coiffures des dames qui sont dans le car. Elle les apprend par cœur et fait un calcul mental du coût des rubans. Elle se décide à mettre des fleurs dans son chapeau comme la dame qui est assise au bout du banc et de la dentelle comme la vieille demoiselle qui est au centre. Elle descend du char, et dans la rue elle examine les chapeaux de toutes les dames. Lorsqu'elle voit passer une demoiselle richement habillée, elle retourne la tête pour voir comment sa coiffure lui va par derrière et celle-ci se disloque le col en même temps pour examiner les garnitures de son chapeau. Elle s'arrête devant l'étalage d'une modiste, elle y analyse minutieusement tous les chapeaux qui s'y trouvent et se résout à garnir son chapeau de dix-neuf manières différentes, puis elle se décide de ne pas acheter des fleurs comme celles de la dame qui était à l'extrémité du banc dans le char. Alors elle s'élance dans le magasin et demande à voir les chapeaux avec l'air d'une personne qui doit acheter des coiffures pour une centaine de personnes. Elle examine tous les chapeaux de l'établissement et bouleverse environ dix minots de fleurs. Elle fait sortir de la vitrine pour environ cinquante piastres d'effets et finit par dire qu'elle "va voir un peu plus loin." Elle retourne encore chez elle avec la résolution de garnir son chapeau de trente huit ou trente neuf façons différentes. Quelque temps après elle commence à penser qu'elle devrait porter une plume, cette question lui cause environ deux nuits d'insomnie. A la fin elle se décide à en porter une. Elle passe encore deux nuits blanches à réfléchir sur la question de savoir si cette plume sera bleue ou rouge. Le bleu est choisi. Elle achète la garniture et la coud dans soixante-dix positions successives. Pendant tout ce temps son esprit est vivement préoccupé pour savoir si la plume devra être portée à droite ou à gauche ou au